

Notre théâtre blanc¹

Marilou Craft

RÉSUMÉ : Le milieu théâtral québécois est lieu de racisation, en ce sens qu'il contribue à perpétrer les violences systémiques que sont les préjugés et comportements discriminatoires provoquant l'inégalité raciale. Les scènes, les salles et les lieux de formation ne représentent pas les populations. Pourtant, l'ère est à la valorisation de la « diversité ». Il ne s'agirait là que de poudre aux yeux masquant une absence de lutte contre le racisme, lutte pourtant plus que nécessaire.

D'abord, quelques définitions outrageusement concises de sujets incroyablement vastes.

Puisque « race » renvoie à la race humaine, se servir de ce terme pour classifier les êtres humains en différentes déclinaisons est foncièrement problématique.

J'emploierai donc le terme « racisé » pour parler de personnes ou de groupes.

Par « personne ou groupe racisé », j'entends « personne ou groupe cible de racisme ».

Pour définir « racisme », je me réfère à la *Déclaration sur la race et les préjugés raciaux* de l'UNESCO, un document de 1978. Je cite :

« Le racisme englobe les idéologies racistes, les attitudes fondées sur les préjugés raciaux, les comportements discriminatoires, les dispositions structurelles et les pratiques institutionnalisées qui provoquent l'inégalité raciale, ainsi que l'idée fallacieuse que les relations discriminatoires entre groupes sont moralement et scientifiquement justifiables [...] ; il entrave le développement de ses victimes² »

Gardons tout ça en tête.

En ce moment³, à Montréal, parmi les pièces de théâtre à l'affiche, j'en ai recensé trois mettant en scène des personnes racisées.

1) *Fredy*, à La Licorne. Il s'agit d'une pièce documentaire sur la mort de Fredy Villanueva, originaire du Honduras.

¹ Ce texte a été présenté au colloque interdisciplinaire « Théâtre. Liberté. Scandale. Que peut le transgressif pour les arts de la scène? » à l'invitation de Julie Paquette et Emmanuelle Sirois. Fruit d'un partenariat entre le CÉLAT de l'Université du Québec à Montréal et l'Usine C, ce colloque s'est tenu à cette dernière le 18 et 19 mars 2016.

² http://portal.unesco.org/fr/ev.php-URL_ID=13161&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html

³ En date du 18 mars 2016.

2) *Sans obligation d'achat*, au Prospero. Son sujet : « Une dame anglaise prend le thé avec une jeune femme noire.⁴ » Cette jeune femme noire s'avère avoir abandonné son enfant dans les marches d'un escalier. On entend par « dame anglaise » une « dame anglaise blanche ».

3) *Race*, chez Duceppe. Son sujet : « Deux avocats, un Noir et un Blanc, ainsi que leur assistante de race noire, doivent décider s'ils représenteront ou non un homme d'affaires, blanc et fortuné, accusé d'avoir violé une jeune femme noire.⁵ »

Ces trois pièces abordent de front le sujet de la race.

En ce moment, à Montréal, je n'ai pas recensé de pièce n'abordant pas la question raciale mettant en scène une personne racisée. Je n'ai pas recensé de pièce dans laquelle une personne racisée jouerait autre chose qu'un rôle racisé, c'est-à-dire un rôle écrit spécifiquement pour être joué par une personne racisée. Par ailleurs, ces personnages racisés sont rarement en position de force. Hormis l'avocat noir, nous avons une assistante noire, une jeune femme noire violée, une mère noire ayant abandonné son enfant, et un jeune homme latino mort sous la main d'un agent de police. Rien de tout ça ne fait scandale.

Fin 2014, un sketch du traditionnel spectacle *Revue et corrigée* du Rideau Vert mettait en vedette le joueur de hockey noir P.K. Subban. Le sketch durait à peine une minute et était préenregistré et projeté sur écran. C'était justement une occasion d'offrir à un comédien noir un personnage en situation de pouvoir. Or, on a préféré maquiller un comédien blanc en noir, en exagérant ses lèvres et en l'affublant d'une perruque frisée – un accoutrement qui renvoie directement au *blackface*, une pratique créée pour se moquer des personnes noires pour un public blanc. Lorsque ceci a été publiquement souligné, la directrice artistique du Rideau Vert, Denise Filiatrault, s'est dite « scandalisée, outrée et humiliée⁶ ». Je cite :

« On n'en mettra plus, de Noirs. [...] On n'a pas les moyens, on n'a pas de subventions; elles sont minimes. Et on ne peut quand même pas lui faire jouer le rôle du maire de Montréal. [...] Il n'y en aura plus de personnages noirs, c'est terminé.⁷ »

Ces déclarations n'ont pas fait scandale.

(Je vous rappelle que le racisme, c'est des pratiques institutionnalisées qui provoquent l'inégalité raciale et l'idée fallacieuse que les relations discriminatoires sont justifiables.)

Dans la même saison, le même théâtre montait *Les intouchables*, une pièce ayant déjà été adaptée à l'écran et où un des personnages principaux est un jeune homme noir. Dans la

⁴ <http://www.theatreprospero.com/spectacle/sans-obligation-dachat/>

⁵ <http://duceppe.com/piece/race>

⁶ <http://www.lapresse.ca/arts/spectacles-et-theatre/theatre/201501/14/01-4834928-blackface-au-rideau-vert-filiatrault-humiliee-et-outree.php>

⁷ Ibid.

version du Rideau Vert, ce personnage était remplacé par un homme blanc d'Hochelaga-Maisonneuve. Ça n'a pas fait scandale.

Cette saison-ci, au Rideau Vert, effectivement, aucun comédien noir, aucune comédienne noire. Ça ne fait pas scandale.

Faut-il croire que les personnages qui atteignent la scène, les personnages qui survivent, les personnages qui n'abandonnent pas leur enfant, les personnages qui ne subissent pas de violences physiques, les personnages qui sont en situation de pouvoir sont tous blancs ? Que le personnage classique moyen est blanc ? Que le personnage québécois moyen est « de souche » blanche ? Que par défaut, Vladimir et Estragon sont blancs ? Notre théâtre est-il blanc ? Et si oui, pourquoi ça ne fait pas scandale ?

Je cite Sylvie Chalaye dans son ouvrage *Du noir au nègre : l'image du Noir au théâtre (1550-1960)* :

« Parce que le théâtre est avant tout un art de la représentation, il offre le moyen d'appréhender concrètement les artifices qui construisent le stéréotype. Le théâtre ne souffre pas des compromissions de l'imaginaire, il se donne comme la réalisation concrète des réticences, des rejets ou des solidarités. Car le théâtre donne d'abord à voir. Là où le roman donne à imaginer, le poème à sentir, l'essai à comprendre, l'œuvre dramatique, elle, montre sans détour, et elle montre du vivant. En somme, elle donne vie aux fantasmes ou aux hantises.⁸ »

Qu'est-ce que notre théâtre donne à voir ? Que représente-t-il ?

Dans la région de Montréal, 33% de la population est issue de l'immigration⁹. Quand je dis « immigration », je parle d'immigration récente. Car si on considère que 0,5 % de la population de la ville de Montréal est d'identité autochtone¹⁰, 99,5% de la population de la ville de Montréal est donc en position de colonisateur en territoire volé. Donc, 33% de la population de Montréal est issue de l'immigration récente.

Pourtant, selon un recensement du Conseil québécois du théâtre, dans la saison théâtrale 2014-2015, à Montréal, la proportion de contrats attribués à des artistes dits de la diversité ou autochtones était de 10,5 %. Par « diversité », le CQT entend : en situation de minorité « visible », « ethnique » ou « audible¹¹ ».

33% contre 10,5%. Il y aurait donc sous-représentation des personnes racisées au théâtre à Montréal.

⁸ p. 13

⁹ http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=6897,67885704&_dad=portal&_schema=PORTAL

¹⁰

http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/page/mtl_stats_fr/media/documents/PROFIL%20DE%20LA%20POPULATION%20AUTOCHTONE_V3.PDF

¹¹ <http://www.cqt.ca/evenements/congres/files/1495/CQT-congres2015-cahier-participant-interactif.pdf>

Et comment les représente-t-on, ces personnes racisées ? Les caractéristiques des personnages racisés à l'affiche présentement et dont j'ai parlé plus tôt sont-elles représentatives de la majorité des rôles octroyés à des comédiens et comédiennes racisées ?

En 2014, j'organisais le forum « Le théâtre est-il lieu de racisation ? » avec le Centre des auteurs dramatiques (CEAD). Une cinquantaine d'artistes de théâtre étaient présents pour penser la question ensemble. Selon eux et elles, quel était le portrait de la situation à Montréal ? Ils et elles disaient être victimes de racisme en ce qui concerne leur apparence ou leur accent. Ils et elles déploraient la quasi-impossibilité d'accéder à des rôles classiques ou même contemporains, pour autant qu'un personnage soit québécois ou même d'origine non spécifiée. Ils et elles affirmaient être contraints à jouer des rôles dits ethniques, parfois même dans des cas où l'origine du personnage ne concorde pas avec la leur. Et par la bande, on leur demandait souvent d'adopter un accent qui n'est pas le leur.

(Je vous rappelle que le racisme, c'est « les comportements discriminatoires ».)

Même son de cloche au congrès du CQT de 2015 sur « Le théâtre et la diversité culturelle ». Les acteurs et actrices se sont dits confiné.e.s à des rôles stéréotypés et exclu.e.s des rôles dits traditionnels. Selon eux et elles, les pièces dont les thèmes sont raciaux ou dont des personnages sont racisés sont marginalisées. Des acteurs blancs et actrices blanches se voient offrir des rôles dits ethniques alors que les acteurs et actrices racisé.e.s peinent à se trouver du travail.

Autre problème : l'accès à la formation et à un réseau professionnel. Par exemple, peu de personnes racisées accéderaient aux bancs des écoles de théâtre du Québec. Force est de se demander si le problème est issu de l'œuf ou de la poule. Voit-on peu de personnes racisées sur scène parce qu'elles sont moins présentes dans les écoles québécoises, ou les voit-on peu dans les écoles parce qu'elles sont moins présentes sur scène ? Il n'y a peut-être pas de bonne ni de mauvaise réponse : les deux dissuadent peut-être les aspirants comédiens et aspirantes comédiennes à emprunter la voie du théâtre, se voyant peu représenté.e.s sur scène comme dans les écoles.

(Je vous rappelle que le racisme « entrave le développement de ses victimes ».)

Le même genre de question peut être posé quant au public de théâtre. Impossible de quantifier avec exactitude la représentation des personnes racisées dans les salles de théâtre, et donc d'en obtenir un portrait qui soit fiable. Si on se fie à la seule technique qui soit disponible, c'est-à-dire le coup d'œil autour de soi lorsqu'on assiste à une pièce de théâtre (ou à un colloque sur le théâtre), force est de constater que les salles sont majoritairement blanches. Est-ce parce que les personnes représentées sur scène attirent leurs semblables, ou est-ce parce que les salles sont blanches que les scènes leur ressemblent ?

(Je vous rappelle que le racisme c'est « les dispositions structurelles qui provoquent l'inégalité raciale ».)

Je reviens à la question posée plus tôt, et au sujet de cette présentation. Notre théâtre est-il blanc ? Il semblerait que oui.

J'irais jusqu'à poser une question plus scandaleuse. Notre théâtre est-il raciste ? Il semblerait que oui.

Pourtant, me direz-vous, le théâtre ne cherche pas à être raciste et, en fait, personne ne cherche à être raciste.

Le Ministère de l'Immigration du Québec définit le racisme comme :

« l'ensemble des idées, des attitudes et des actes qui visent ou aboutissent à inférioriser les personnes des minorités ethnoculturelles, sur les plans social, économique et politique, les empêchant ainsi de profiter pleinement des avantages consentis à l'ensemble des citoyens.¹² »

« [...] qui visent ou aboutissent ». Donc, de l'aveu même du Québec, il n'est pas nécessaire que le racisme soit conscient d'être raciste, suffit que ses effets, tous ceux que j'ai mentionnés jusqu'ici, soient présents chez les personnes qui en sont victimes. De l'aveu même du Ministère, la discrimination, « même en l'absence de préjugés, tend [...] à reproduire et amplifier les inégalités sociales¹³ ».

Alors, notre théâtre est-il raciste ? Même si tout semble indiquer que oui, selon la définition de l'UNESCO comme celle du gouvernement du Québec, la question demeure scandaleuse. Tout comme Denise Filiatrault s'est dite « scandalisée, outrée et humiliée¹⁴ » que plane sur elle l'ombre du racisme, la population québécoise blanche semble frileuse à l'idée de se remettre en question sur ces bases.

Prenons pour exemple la crise des accommodements raisonnables de 2007, ou la Charte des valeurs québécoises proposée en 2013 par le Parti québécois. Chacun de ces épisodes a permis de mettre au jour une xénophobie et un racisme plus ou moins latents au sein de la population québécoise, comme en témoignent à elles seules les prises de paroles entendues lors de la Commission Bouchard-Taylor. Pourtant, à chaque fois, il s'est aussitôt trouvé une ou plusieurs personnes pour prendre publiquement parole et affirmer que le Québec est une des sociétés les plus progressistes au monde, plus ou moins en ces termes, ou, dans le cas de Denise Filiatrault, pour rappeler que : « J'ai été la première à engager un Noir à la télévision.¹⁵ »

¹² Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, *La diversité : une valeur ajoutée. Politique gouvernementale pour favoriser la participation de tous à l'essor du Québec, 2008-2013*, p. 15.

¹³ Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, *Pour la pleine participation des Québécoises et des Québécois des communautés culturelles. Vers une politique gouvernementale de lutte contre le racisme et la discrimination*, 2006, p. 12.

¹⁴ Op. cit.

¹⁵ Ibid.

Ce type de réaction n'est pas propre aux Québécoises et aux Québécois. Il témoigne de ce que Robin DiAngelo a notamment nommé « fragilité blanche ». Je cite :

« La fragilité blanche est un état dans lequel un stress racial, même minimal, devient intolérable, enclenchant une variété de réflexes défensifs. Ces réflexes incluent la manifestation d'émotions comme la colère, la peur et la culpabilité, et des comportements comme l'argumentation, le silence et la fuite de la situation stressante. Ces comportements, à leur tour, réinstaurent l'équilibre racial blanc. Le stress racial résulte de l'interruption de ce qui est racialement familier.¹⁶ »

La réaction de Denise Filiatrault à la polémique du *blackface*, par exemple, est symptomatique de cette fragilité blanche. Son réflexe de colère a mené à la réinstauration d'un équilibre blanc, c'est-à-dire une programmation entièrement blanche. Cette programmation blanche est familière, et l'absence de scandale qu'occasionne cette programmation blanche est tout autant familière.

Pourtant, cette fragilité blanche prend assurément une forme spécifique au Québec. L'historien et sociologue Gérard Bouchard, coprésident de la Commission Bouchard-Taylor mentionnée plus tôt, émet une hypothèse. Je cite :

« Les francophones d'ascendance constituent une majorité qui réagit comme une minorité, qui démontre les mêmes sentiments d'inquiétude, de menace, de fragilité, le même réflexe de repli, de durcissement...¹⁷ »

Le peuple québécois francophone tient-il à ce statut minoritaire au point de s'en revendiquer seul tributaire? Ferme-t-il les yeux sur les problématiques vécues par les groupes minorisés au Québec pour mieux consolider une identité fondée sur ce statut minoritaire ?

Non seulement il semble effectivement fermer les yeux sur l'oppression vécue par les personnes racisées, comme l'en témoigne l'absence de scandale d'une programmation théâtrale blanche, mais il tend aussi à se l'accaparer : Pierre Vallières ne nous a-t-il pas autoproclamés les *Nègres blancs d'Amérique* ?

David Austin, dans son ouvrage *Fear of a Black Nation*, commente ainsi cette expression :

« L'identité noire devient ainsi une allégorie permettant de comprendre les difficultés des Canadiens français, tandis que la servitude des vrais noirs est occultée ou normalisée. S'appropriier l'identité noire peut avoir été un outil efficace pour les Canadiens français ; mais pour les Noirs à l'époque, c'était problématique, et ça l'est encore aujourd'hui, les Noirs et d'autres groupes étant réduits depuis longtemps à un statut de minorité ethnique ou d'immigrants, ou qualifiés d'autres épithètes qui

¹⁶ <http://www.etatdexception.net/la-fragilite-blanche-pourquoi-est-ce-si-dur-de-parler-aux-blancs-de-racisme/> (traduction de : <http://libjournal.uncg.edu/ijcp/article/viewFile/249/116>)

¹⁷ <https://voir.ca/societe/2007/03/29/gerard-bouchard-la-majorite-minoritaire/>

les excluent de l'histoire nationale du Québec et qui nient ou rabaisent leur position sociale.¹⁸ »

D'autant plus que l'expression « servitude des noirs » n'est pas utilisée ici au sens figuré : il y a eu esclavage de personnes noires au Québec, un fait qui est largement ignoré, tout comme les ravages de la colonisation sur les peuples autochtones.

Je cite à ce sujet Geneviève Pagé, dans son essai publié récemment dans le recueil *Le sujet du féminisme est-il blanc ?* :

« En se définissant comme un peuple colonisé, le peuple québécois soutient la négation et l'invisibilisation des enjeux relatifs à l'esclavage et à la colonisation des peuples autochtones au Québec, tout en niant son rôle passé et présent dans l'établissement et le maintien de cette colonisation.¹⁹ »

Toujours selon Pagé, présenter le peuple québécois francophone blanc comme privilégié par rapport aux personnes autochtones et racisées, c'est nier son statut de colonisé, de subalterne, et donc toucher à sa fragilité blanche dont je parlais plus tôt.

Pour toutes ses raisons, comme l'expliquent Naïma Hamrouni et Chantal Maillé, en introduction à ce même recueil *Le sujet du féminisme est-il blanc ?* :

« La question de la race demeure [...] faiblement théorisée dans le contexte particulier de la société québécoise, alors que le récit nationalitaire a occupé presque tout l'espace de réflexion en lien avec les enjeux identitaires. Les différentes narrations portant sur la question nationale au Québec ont pris toute la place, et se sont peu intéressées à la présence des groupes racisés, parce que ceux-ci disposaient de très peu de capital symbolique sur ce terrain, étant construits à partir d'une vision nationalitaire de la société québécoise.²⁰ »

Il n'est donc pas étonnant que la fragilité blanche s'observe également sur la scène théâtrale. Les narrations identitaires sont au cœur de la dramaturgie québécoise où on retrouve ces mêmes sentiments d'inquiétude, de menace, de fragilité que mentionnait Gérard Bouchard. En voulant s'autodéterminer, s'affranchir d'une culture englobante, la « fragile » culture québécoise francophone a cherché, consciemment ou non, à se protéger en marginalisant les groupes racisés et leurs enjeux.

La conscience des groupes racisés et de leurs enjeux, on l'a probablement maintenant, en 2016, bien que le problème ne soit pas encore réglé. Dans la culture québécoise, les

¹⁸ David Austin, *Nègres noirs, nègres blancs : race, sexe et politique dans les années 1960 à Montréal*, Lux Éditeur, 2015, p. 82-83.

¹⁹ Geneviève Pagé, « « Est-ce qu'on peut être racisées, nous aussi ? » : les féministes blanches et le désir de racisation », in Naïma Hamrouni et Chantal Maillé (dir.), *Le sujet du féminisme est-il blanc ?*, Les Éditions du remue-ménage, 2015, p. 134.

²⁰ Naïma Hamrouni et Chantal Maillé (dir.), *Le sujet du féminisme est-il blanc ?*, Les Éditions du remue-ménage, 2015, p. 11-12.

personnes racisées sont considérées faire partie de la « diversité culturelle », un terme bien à la mode, et cette diversité est mise de l'avant par le biais de divers programmes. Le Ministère de l'Immigration en est également un de Diversité et d'Inclusion. Le Conseil des arts de Montréal a sa *Politique de promotion et de développement de la diversité culturelle dans les arts* et son *Plan d'action pour la diversité culturelle*. Le Conseil des arts et des lettres du Québec a sa *Commission consultative sur la diversité culturelle* et son programme de *Soutien aux organismes culturels oeuvrant à la diversité des expressions culturelles*. L'École nationale de théâtre du Canada a son stage *Horizon diversité*. L'organisme Diversité artistique Montréal a pour mission de « promouvoir la diversité culturelle dans les arts et la culture ». L'Union des artistes a son *Comité pour la promotion de la richesse de la mosaïque culturelle et artistique* (« mosaïque », petite variante).

On cherche donc assurément à valoriser la « diversité ». Est-ce pourtant suffisant pour contrer les effets de la marginalisation des personnes racisées et du racisme dont elles sont victimes ? Le sociologue Olivier Masclat nous garde de confondre la valorisation de la diversité et la lutte contre la discrimination et le racisme, en rappelant que le terme « *discrimination* rend visibles des pratiques et des mécanismes inégalitaires, [alors que] celui de *diversité* met [seulement] en lumière des populations²¹ ». La diversité est alors « présentée comme un bienfait, un horizon à atteindre, sans jamais que les pratiques et les mécanismes producteurs des inégalités en fonction des origines ou de la couleur de peau ne soient eux vraiment évoqués²² ». Il rappelle également que la « diversité » en tant que concept est problématique en soi. Je cite :

« La diversité a été inventée par les ressources humaines des grandes entreprises américaines dans les contextes des années 1980 aux États-Unis [...]. La rhétorique managériale de la diversité, qui valorise toutes les différences et traite ces dernières comme une richesse, a accompagné, dans ce pays, la réduction des politiques destinées à lutter contre les inégalités sociales entre Noirs et Blancs. La diversité a cherché à contourner le caractère contraignant pour les entreprises des mesures préférentielles. [...] Le terme de diversité apparaît ainsi faciliter l'occultation des pratiques et des mécanismes à travers lesquels se creusent les inégalités entre les groupes et entre les classes [...] en raison de sa capacité à agir à la manière d'un trompe-l'œil.²³ »

J'en reviens donc à mes questions. Notre théâtre est-il blanc ? Oui. Notre théâtre est-il raciste ? Oui. Maintenant, en faisons-nous suffisamment pour que notre théâtre soit à la fois le reflet de notre population et un lieu exempt de racisme ?

Certainement pas, n'ont pas manqué de me rappeler les artistes présents au forum du CEAD sur la racisation au théâtre. Chacun et chacune affirmait ne pas avoir vu la situation changer au cours de sa carrière. Est-ce donc suffisant de promouvoir la diversité ? Peut-être pas. Il est plus que temps de surpasser notre fragilité blanche pour affronter la situation, écouter

²¹ Olivier Masclat, *Sociologie de la diversité et des discriminations*, Armand Colin, 2012, p. 6.

²² Ibid., p. 6.

²³ Ibid., p. 7.

et croire les personnes racisées lorsqu'elles parlent de leurs propres enjeux, et combattre le racisme de notre théâtre par des actions concrètes. Pour que notre théâtre blanc devienne scandale.

MARILOU CRAFT

Bachelière en études théâtrales de l'École supérieure de théâtre de l'Université du Québec à Montréal, étudiante à la Faculté de droit de l'Université McGill, Marilou Craft est une touche-à-tout. En plus d'œuvrer dans les milieux du théâtre et de la danse à titre de conseillère dramaturgique et artistique, et parfois de performeuse, elle a tour à tour été responsable de la communication au OFFTA, chargée de production au Centre des auteurs dramatiques, médiatrice pour le Festival TransAmériques et stagiaire à la rédaction de *JEU, revue de théâtre*.